

Et comme elle voyait Pierre bouleversé devant cette remontrance, elle l'embrassa et se mit à sourire.

—Ne jouez plus, répéta-t-elle.

—Je vous le promets, ma mère, fit Pierre.

Et tous deux s'en allèrent tristes, de leur côté : lui, honteux d'avoir gaspillé cet argent sacré ; elle, navrée d'avoir été obligée de faire sentir à cet enfant ce que c'était que la pauvreté...

## VI

Pierre Brissey fut longtemps sans toucher une carte. Il évitait avec soin de se rencontrer avec les compagnies qu'il avait fréquentées quelques temps.

—Ma mère vous a payé ? dit-il à Sacchard dès qu'il le revit.

—Oui, fit l'autre un peu gêné.

Et ce fut tout.

Malheureusement, Pierre ne pouvait rompre tout à fait avec cette société, que chaque jour quelque affaire mettait en contact avec lui. Un matin qu'il était allé à Roanne il dut rester à dîner et retrouva là Sacchard, Desvaux, Barberousse, auxquels s'étaient mêlés quelques jeunes gens de la ville et aussi quelques commis-voyageurs de passage.

Après le dîner, on étendit le tapis sur la table et on se disposa à faire la partie.

Pierre, d'instinct, s'était mis au jeu...

—Il est bien entendu qu'on éclaire, s'écria Desvaux, qui avait été refait, comme il disait, pour avoir joué sur parole avec des étrangers.

—Parbleu ! répondit-on en chœur.

Pierre devint pâle ainsi qu'il en avait l'habitude dès qu'il éprouvait la plus légère émotion. Il sentit sa gorge se serrer au moment d'avouer qu'il n'avait pas un louis sur lui pour commencer la partie.

—A propos, dit Sacchard, en s'adressant à lui, puisque nous sommes en compte et que nous n'aurons pas le temps de régler ce soir, prenez toujours ces quinze louis, nous terminerons après...

Pierre prit l'argent, involontairement touché de la façon délicate dont il était offert.

Il joua et, pour son malheur, il gagna cette fois comme la première fois qu'il avait joué.

Quand, en regagnant Trémolin dans la voiture de Sacchard, il eût restitué les quelques louis si obligeamment prêtés, Sacchard fut parfait de courtoisie.

—Est-ce que je ne connais pas les jeunes gens ? fit-il, vous n'avez qu'à me glisser un mot, quand vous serez à court d'argent, je suis tout à votre disposition...

A partir de ce jour, Pierre Brissey fut perdu...

Il aimait les cartes comme on aime la première passion qui vous a remué et vous a fait vivre. Il se plaisait à toucher l'or, à le voir aller et venir, courir, apparaître et disparaître. Quand il eut trouvé dans Sacchard un banquier qui souriait toujours, il se jeta tête baissée dans les émotions du jeu.

Pendant le jour, les affaires ou la chasse expliquait son absence à sa mère. La nuit, il n'avait qu'à sauter par la fenêtre de sa chambre qui donnait sur la forêt, en deux heures—une promenade pour lui—il était à Roanne, à l'hôtel des *Deux-Éléphants*, où l'accueillait par une bienvenue joyeuse le cercle un peu mêlé qui se donnait rendez-vous là.

Qui eût pu connaître ses excursions ? Le *Muet* seul était le compagnon et le confident de ses courses nocturnes. Assis dans un coin de la salle, parfois couché sur le plancher quand la partie se prolongeait, le *Muet* suivait anxieusement, lui aussi, le va-et-vient de ces rois, de ces dames, de ces as qui portaient avec eux la joie et la tristesse. Fixés sur le visage de son maître, ses yeux intelligents cherchaient, dans ces traits trop mobiles pour un joueur, le gain ou la perte. Il s'efforçait, quand il le voyait jeter une carte plutôt qu'une autre, de le conseiller par l'expression tantôt souriante, tantôt navrée que prenait sa figure.

Pierre, il faut le dire, ne prêtait qu'une médiocre attention

à ses démonstrations. L'eût-il voulu, qu'il n'aurait trouvé nul conseil en ce miroir où se reflétaient ses émotions. Une fois les cartes en main, il était vraiment possédé par le démon du jeu ; il cessait d'être en possession de lui-même ; aussi, la chance qui le favorisait au début, l'abandonnait-elle quand la partie s'avavançait.

Le *Muet* avait fait des cartes une étude approfondie. Un jour, tandis que tous deux cheminaient dans le bois, il arrêta son maître et disposant un jeu sur le gazon, il le força, par ses gestes éloquents, à faire la partie contre lui, puis, tour à tour, lui retirant ou lui mettant les cartes dans la main il tâcha de lui indiquer une combinaison.

—Ma parole d'honneur, pensa Pierre, je crois qu'il veut m'apprendre à tricher.

Et brusquement il écarta les cartes loin de lui. Ces morceaux de carton qui l'enfièvreient dans la salle formée, à la lueur des lampes, lui faisaient horreur en pleine forêt, sur le gazon, où le soleil, illuminant les bruyères, semblait avoir honte de salir l'or de ses rayons sur ces rois de carreau et les valets de pique.

Peut-être aussi cette image du jeu, évoquée devant ces vieux arbres qu'il aimait, lui apparaissait-elle comme un reproche amer, comme un avertissement tardif de l'abîme qu'il avait créé sous ses pas.

Où en était-il ? Il ne le savait pas trop lui-même. Quand il avait dû trois mille francs, Sacchard lui avait dit très gentiment que presque tout le monde était mortel, et qu'une reconnaissance signée l'obligerait. Pierre avait signé, tout effrayé de l'énormité de cette somme, et s'était rué de nouveau dans le jeu pour essayer de se libérer.

Pour le dernier billet de mille francs, donc il avait eu besoin. Sacchard s'était fait un peu tirer l'oreille.

—Enfin, avait-il dit, venez dîner chez moi et nous arrangeons la chose.

Pierre Brissey avait, pour la première fois, mis les pieds à l'ancien hôtel de Barsac, devenu la propriété de Sacchard.

Il avait dîné en compagnie de Mme Sacchard et de Mlle Angélique Sacchard, une grande fille rousse et laide. Là il avait éprouvé une des plus profondes tristesses de sa vie ; il avait senti comme un manteau de plomb peser sur ses épaules dans cette salle à manger immense où s'éteignait la bonne humeur de Sacchard, et cette verve un peu triviale qui sonnait si joyeusement dans les cafés.

Il avait subi le malaise de son hôte dépaysé dans cette héraldique demeure, si prompt à se mettre à son aise partout et n'étant intimidé que chez lui, n'hésitant à commander que là où il était le propriétaire.

La politesse exagérée que montraient vis-à-vis de Pierre Mme et Mlle Sacchard lui avait causé une gêne de plus. En s'en allant par la rue des Nobles, en passant devant ces vieux hôtels déserts, dont nul visiteur ne soulevait plus le lourd manteau sculpté, en foulant les pavés raboteux entre lesquels l'herbe poussait, il se figurait être regardé par les grands seigneurs austères et les parlementaires rigides qui avaient habité là jadis...

Quand Pierre Brissey eut recours de nouveau à lui, Sacchard lui remit simplement la somme qu'il lui demandait, tout en se faisant donner un reçu général ; puis il ajouta : " Nous avons à causer sérieusement ; venez dîner ce soir à la maison. "

Au dîner, Sacchard fut un peu plus dégourdi qu'à la première réception. Après dîner, il emmena Pierre prendre le café au fond du jardin qui se prolongeait jusqu'à la Loire.

—Mon cher monsieur, dit Sacchard quand on eut allumé les cigares, vous êtes un charmant garçon, très naïf, très honnête et très ignorant de la vie. Votre mère est une sainte. Vous êtes un Trémolin quand même, et quoique je sois enchanté qu'on ait fait la révolution de 89, j'aimerais mieux vous voir épouser ma fille que de la donner à ces malotrus qui ont tous les vices des grands seigneurs d'autrefois sans en avoir les qualités. Vous voyez que je n'y vais pas par quatre chemins et que je suis rond en affaires. Voulez-vous épouser Angélique ?